

3ème Prix
Catégorie Lycée Pro
Lycée Amyot d’Inville
J027 – Evan Chaumont

Histoire de Christelle

Une femme devait décrire son village pour un concours de reportage. Si elle gagnait (car il y avait d’autres villages en compétition), elle remporterait une grosse somme d’argent. Elle devait décrire comment vivaient les gens, et pourquoi son village était si étrange. Voici donc ce qu’elle dit pour la vidéo :

Salut, je m’appelle Christelle. J’ai trente ans et je vis dans un petit village du nom d’Arras qui se trouve dans le département 69.

Je voudrais vous parler de mon village, qui n’est pas vraiment comme les autres. Personne n’aime les **endives** (trop acides à notre goût) ni les choux de Bruxelles (leur odeur nous indispose). On ne se **décatouille** jamais.

Il n’est peuplé que de femmes. Si un homme rentre dans notre village, il sera chassé de suite. Un homme ne sert à rien, car nous sommes toutes autonomes et indépendantes. Il y a très peu d’habitantes, en effet, nous ne sommes que dix-sept. Nous n’avons ni tradition ni date de cérémonie. Personne ne fête Noël ou Pâques. Cela n’est pas important à nos yeux et est inutile. Nous ne fêtons pas non plus nos anniversaires, ni la Saint-Valentin. La seule chose que l’on fête, c’est le nouvel an, car nous changeons d’année. La nuit, nous entendons toutes la même chose : des cris de petite fille. Personne ne sait d’où ils viennent et personne n’ose essayer de comprendre pourquoi. Dans mon village, il y a un hôtel de ville et dix-sept maisons de couleur **anthracite**. Ni église ni supermarché. Nous avons notre propre potager commun et cultivons tout ce qui est bon pour la santé. Nous ne chassons pas, car nous pensons que chasser de pauvres bêtes innocentes est inconcevable. Pourtant, à une époque, nous tuions du gibier et d’autres animaux. Mais cela nous était insupportable. Nous sommes toutes croyantes alors que nous n’avons aucun lieu de culte.

Voilà, c’était une présentation de mon village.

1er Prix
Catégorie Lycée
Lycée Hors Senlis
J022 – Jade Hervé

DES MOTS A LA MUSIQUE

Lorsque mon pied se pose sur le quai numéro trois de la gare de Lille, un courant d'air hivernal vient faire voler des mèches brunes que je croyais avoir coincées derrière mes oreilles. Je les replace correctement sous mon bonnet en laine et, parmi la foule de voyageurs, je guette un visage familier. Mes bottines claquent sur le sol mouillé par le passage des gens alors que j'enfonce ma main dans ma poche pour sortir mon téléphone et regarder l'heure. Le train a une dizaine de minutes de retard, mon grand-père devrait déjà être là. Seule et un peu perdue au milieu d'une masse d'inconnus, je continue de le chercher du regard. Au dessus des têtes, sur la pointe des pieds, je finis par le voir, me souriant et agitant son bras, juste à côté d'un banc. Je me dirige vers lui, ma petite valise roulant derrière moi. Lui aussi emmitoufflé dans une épaisse doudoune, il me tend les bras et je l'embrasse un peu maladroitement. Je ne suis pas revenue ici depuis notre déménagement au Sud de Paris il y a quelques années. Après plus d'une année sans l'avoir vu à cause de la distance, je ne sais pas vraiment quoi lui dire. Même si on s'appelle de temps en temps, ce n'est pas pareil. Il entame la conversation et me demande comment s'est passé le voyage, si le lycée n'est pas trop dur, ce genre de questions. Tout en le suivant jusqu'à sa voiture, je lui réponds et demande si tout va bien ici, comment va Cyclone, son border collie. Finalement, je sais quoi dire. Dehors, quelques trottoirs sont couverts de neige. Des flocons tombent du ciel, l'un d'eux se pose sur mon nez lorsque je lève la tête, me faisant alors éternuer.

« -Ça **décatouille** n'est-ce pas ?

-Un peu, je réponds en essuyant mon nez, mais la neige m'avait manquée. »

Chez nous, on ne peut voir que des flaques de neige fondue, il ne fait jamais assez froid. Après avoir mis mes affaires dans le coffre, nous nous engouffrons au chaud dans la voiture. Mon grand-père allume la radio sur Nostalgie et commence à chanter à tue-tête ses chansons préférées. L'ambiance festive qui règne dans le véhicule est contagieuse et je me prête rapidement aux chants. Entre deux publicités, il me propose de faire des **endives** braisées pour ce soir, des chicons comme on dit par ici.

« -Ce serait avec plaisir ! Maman ne les fait pas aussi bien que toi, j'ajoute avec un clin d'œil. »

La musique reprend et je pose ma tête contre la vitre. Mes parents n'ont pas pu venir avec moi à cause de leur travail, comme souvent, et les moments en famille sont devenus rares. Ils sont censés arriver dans deux jours pour le réveillon, mais j'espère sincèrement qu'ils pourront être là avant.

Le paysage urbain laisse peu à peu place à des champs, des forêts et de petites maisons. Nous arrivons dans un village que je connais bien et mes souvenirs d'enfance commencent à peupler les routes, les rues, les allées... Je me revois, moi, une petite fille courant partout, insouciant et heureuse. Je me revois jouant avec le fils des voisins de mon grand-père qui me prenait **subrepticement** mes patins mais finissait toujours par me les rendre. Je me revois me balader main dans la main avec mes grands-parents, allant vers les champs, dévaler la pente en luge...

Nous arrivons enfin chez mon grand-père et à peine sortie de la voiture, j'entends déjà les aboiements de Cyclone. Il nous saute dessus dès que la porte d'entrée s'ouvre et je le caresse en retour.

« -Faut dire que tu lui as manqué depuis tout ce temps, fait remarquer mon grand-père en riant.

-A moi aussi tu m'as manqué mon beau, je dis en grattant son compagnon derrière la tête. »

Après avoir aidé mon grand-père à décharger l'arrière de la voiture alors que le chien nous tournait autour en aboyant gaiement, je passe le début de l'après-midi à ranger mes quelques affaires dans l'ancienne chambre de ma mère. Je crois que rien n'a changé depuis son départ et j'ai l'impression de retomber dans sa jeunesse. Les murs sont couverts de posters de groupes et de films. Des photos mettant en scène ma mère et ses amis sont affichées sur son armoire. Des vinyles et des cassettes sont alignés en désordre sur les étagères, parfois empilés les uns sur les autres.

La musique, c'est quelque chose d'important pour ma mère. Dès qu'elle en a l'occasion, elle met de la musique et se laisse transporter dans un autre monde. Mais c'est important pour moi aussi. Dans ma famille, on ne parle pas beaucoup, et dans les rares fois où cela arrive, on a toujours du mal à trouver les mots. Alors au lieu de parler, on laisse la musique intervenir. Elle remplace les mots et on laisse nos émotions s'exprimer. J'entends parfois ma mère gratter les cordes de sa guitare et se perdre entre ses mélodies. Je sais qu'elle tient cette passion pour la musique de mon grand-père qui lui-même joue du piano. Moi je n'ai jamais su jouer d'un instrument. Je me suis toujours contentée de chanter. Et ça me suffit.

Je finis par rejoindre mon grand-père dans le salon. Cyclone assis à ses pieds, il me propose un jeu de société. Nous enchaînons les jeux de cartes, les jeux de plateau, pendant des heures.

C'est la sonnerie du téléphone qui nous tire de cet agréable moment. Mon grand-père décroche et je crois reconnaître la voix de ma mère. C'est au regard triste que me lance mon grand-père que je comprends la raison de son appel. Je ferme les yeux pour retenir mes larmes en espérant me tromper.

« -Je suis désolé ma puce, murmure-t-il, mais... ils ne pourront pas venir, ils ont un imprévu... »

J'ai beau m'y attendre, cette nouvelle me tombe dessus comme une vague s'abat sur une falaise. Cette année encore, je vais passer un Noël sans mes parents.

« -Je comprends, je dis en sentant mes joues devenir humides. »

Sans un autre mot, je me lève du canapé et retourne dans ma chambre en laissant derrière moi un homme aussi désarmé que je le suis. Arrivée dans ma chambre je referme la porte et des sillons de larmes apparaissent le long mon visage. Je parcours alors la collection de disques de ma mère, je la connais par coeur, jusqu'à ce que je tombe sur le disque que je cherche. Je le sors de sa pochette et le place sur le vieux tourne-disque de ma mère. La musique raisonne dans la pièce et m'apaise un peu. Je laisse une nouvelle fois la musique me submerger, remplacer mes pensées, combler le vide en moi à chaque note.

Allongée sur le lit, je sens la tristesse et la colère partir en même temps que mes larmes. Je suis restée longtemps comme ça. Mais par dessus la musique de ma mère, je perçois des notes qui ne sont pas là d'habitude, des notes plus fortes, plus franches. Du piano. Je me redresse et éteins la musique. Le son du piano traverse la porte puis envahit la chambre lorsque je l'ouvre. L'air est triste et mélancolique. Et pourtant j'y trouve du réconfort. Je m'avance dans le séjour et y découvre mon grand-père, assis devant son instrument. Ses mains volent sur les touches noires et blanches à une allure aussi rapide que lente. On ressent sa peine dans tout le morceau. C'est sa manière à lui de me dire que lui aussi, il est triste de ne pas voir sa fille à Noël.

Les doigts de mon grand-père ralentissent le rythme jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent sur le clavier. Son regard est flou et pourtant, il me sourit. Nous nous comprenons.

« -À trois. Un. Deux. Trois. C'est parti. »

Naturellement, il reprend le morceau. Et instinctivement, ma voix le rejoint pour se mêler à la chanson.

2ème Prix
Catégorie Lycée
Lycée hors Senlis

J010 – Pierre Mihailovitch

L'ETRANGE VOYAGE

D'ordinaire généreuse et ponctuelle, l'inspiration tardait à venir. Le tic-tac incessant d'une horloge voisine me le rappelait avec une insistance chaque seconde plus pressante. Mon agacement croissant, je me détournais de mon sujet et commençais à vagabonder dans les régions verdoyantes de mon imagination. Une nuée blanche vint s'étendre devant mes yeux telle une nappe de coton. Quand les dernières volutes se dissipèrent, je pus m'avancer sans crainte et découvrir ce qui s'offrait à moi. La première chose que je pus distinguer fut le soleil brillant qui flottait au dessus de l'horizon. Il devait être tôt car c'est sous une lumière orangée que je découvris un long pré d'herbe couvert de rosée et bordé de platanes démesurés. Surpris par cette étrange vision, je fis un pas en arrière mais la maladresse de ce geste précipité me fit choir piteusement dans l'herbe grasse.

- « Eh ! Que m'arrive-t-il ? Me voilà devenu nain ! »

En effet, quelle ne fut pas ma surprise quand je m'aperçus que mes pieds s'étaient allongés et que l'inconfort dans lequel je me trouvais n'était dû qu'à la longueur de ma barbe qui serpentait sur mon torse étroit. Bien vite, je vis que mon nez avait aussi considérablement grandi, à tel point que ma tête s'en trouvait déséquilibrée ! Même mon accoutrement ressemblait en tous points à celui d'un lutin. Seule la pioche me manquait pour endosser le rôle d'un des sept nains.

Mais je m'habituais vite à ce corps étrange, piqué par la curiosité et désireux d'en savoir plus sur ce lieu insolite. A grands pas chaloupés, je tentais de me frayer un passage dans les hautes herbes et progressais péniblement. Il m'avait d'abord semblé que la gigantesque allée menait quelque part. Il me fallait donc m'en assurer. Soudain, un coléoptère anthracite de la taille d'un rat se faufila entre deux brins d'herbe et disparut en grommelant des paroles inintelligibles. Un instant décontenancé par cette surprenante apparition, je pris rapidement conscience du danger que je courais à évoluer dans une contrée où tout me paraissait plus grand. Dès lors, la rencontre d'un chat ou de tout autre prédateur me terrifiait. Aussi m'étais-je carapaté lorsqu'un bourdonnement assourdissant se fit entendre. Il précédait le vol majestueux d'une gigantesque libellule aux ailes zébrées d'un bleu pur et brillant. Me relevant précautionneusement, je poursuivis ma route, abasourdi par ce que je venais de voir.

D'après l'échelle que je m'étais fixée, j'avais effectué près de trois cents pas lorsque j'aperçus un énorme rondin qui me barrait la route. Son diamètre me rendait impossible toute tentative d'escalade et les bouquets d'orties qui bordaient le chemin me semblaient impénétrables. Seule l'excavation béante d'un terrier que je trouvais par la suite pouvait me permettre de passer le monstrueux obstacle de bois.

- « Il ne faudrait tout de même pas que je me retrouve face à un blaireau » m'étais-je chuchoté, alors que je me glissais dans l'étroite ouverture. Je me mis rapidement à ramper, évitant les racines qui perçaient par endroits. Le conduit se resserra brusquement avant de reprendre une taille qui me permettait de respirer. La progression était ardue mais mon petit corps de lutin agile me permettait de m'avancer là où d'ordinaire je n'aurais pu passer. Toutefois, mon nez démesuré me jouait des tours car il m'interdisait tout mouvement de la tête et faisait de mon souffle un sifflement sourd et rauque comparable à celui d'une chaudière. Cela ne m'empêchait pourtant pas de continuer entre les parois de glaise humide. Et après un temps qui me parut interminable, j'entrevis une lueur, d'abord frêle puis de plus en plus vive. Ma tête put enfin sortir, précédée de son auguste excroissance. Mais au lieu de l'air pur et frais que je m'apprêtais à trouver, j'inspirais un air humide et enivrant. J'eus seulement le temps d'apercevoir un champignon immense tacheté de rouge dressé à quelques pas de là avant de sombrer dans une torpeur irrésistible. Un noir complet se glissa **subrepticement** dans mon esprit.

Désorienté et quelque peu hagard, je me trouvais enfermé dans l'obscur prison de mon inconscience. Je fis plusieurs tentatives afin de m'en défaire lorsque, soudainement et sans raison apparente, j'en fus libéré... Mes yeux s'ouvrirent l'un après l'autre et je pus découvrir que j'étais de nouveau dans ma chambre, la tête posée sur une copie immaculée. Le contact froid du stylo acheva de m'arrimer au réel. Pourtant, comme pour témoigner de mon voyage fantastique, quelques tâches de terre argileuse marquaient mon pantalon et mes avant-bras.

M'étais-je vraiment assoupi ? Le soleil se couchait déjà. Mais quelle importance puisque l'inspiration m'était venue ! Des torrents désordonnés d'idées se précipitaient vers mon cerveau hagard tandis que mes mains impatientes couraient déjà sur le papier. Devant cet engouement soudain, je ne pus que constater : C'est parti !

3ème Prix ex aequo
Catégorie Lycée
Lycée Saint-Vincent
J014 - Maëlle Sifferlin

L'AURORE

Il fait froid. Les joues rougies par la morsure brûlante des vents de glace, elle tremble. Elle garde la tête dans les épaules, les bras fermés autour d'elle pour se protéger de l'enfer des pôles.

Devant elle s'étend la plaine gelée, le paysage blanc aux allures d'infini. Il n'y a aucun repère à trouver ; tout se mélange et se confond, ne forme plus qu'un agglomérat informe qui la laisse indifférente.

Elle est indifférente à tout. Elle ne ressent plus que l'engourdissement, la torpeur qui s'insinue **subrepticement** en elle. Elle ne voit plus que le noir de la nuit, le néant profond et terrible qui la hante. Elle se perd entre les étoiles, aspirée par le vide, paralysée par l'angoisse. Elle ne voit plus que le noir, la nostalgie des jours anciens, la peur de l'avenir et la haine du présent.

Elle est seule, si seule... Perdue au bout du monde, confinée dans cet univers de **coton** qui l'étouffe et la consume.

Elle tremble.

Et puis, une voix brise le silence.

- Ah, tu es là ! On t'a cherchée partout, explique l'homme en s'asseyant à ses côtés. Mais tu dois être gelée... Tiens, prends. Ça va te réchauffer.

Loin du froid blanc, c'est désormais un visage chaleureux qui lui fait face. Avec un sourire, il lui tend une tasse dont elle se saisit avec gratitude. Elle serre au creux de ses mains le petit récipient, qui ravive peu à peu ses sens.

La porte s'ouvre à nouveau, laissant cette fois-ci sortir un petit groupe qui discute joyeusement. Elle regarde s'installer ceux avec qui elle s'était retrouvée enfermée, loin de tous ; ceux avec qui elle avait dû apprendre à vivre.

- Chuut, regardez ! intervient une femme en pointant les étoiles. Ça commence !

Elle lève les yeux, et voit apparaître les premières traces d'un halo féérique. Il s'étend, mouvant, dansant au rythme du chant envoûtant du firmament. Il éclaire le ciel sombre de ses couleurs de printemps, éloignant les ténèbres. C'est parti...

Borée l'enveloppe de son Aurore ; et, alors qu'elle est enfin libérée de l'obscurité qui la rongait, ils sont sa seule pensée.

Ces personnes qui l'entourent, ce groupe qui la protège du terrible froid de la solitude. Ceux avec qui elle avait dû apprendre à vivre, oui... mais surtout ceux qu'elle avait appris à aimer.

De la nuit hostile était né le magnifique spectacle de la danse du cosmos, et des terres désolées se révélait une nature à la beauté resplendissante ; comme si, par leur présence, son monde d'**anthracite** s'était transformé en un diamant étincelant.

C'est dans les nuits les plus sombres que brillent les plus belles lumières, lui avait-on dit. Personne ne l'avait prévenue que la nuit pouvait être aussi longue, mais elle avait oublié qu'elle n'avait pas à l'affronter seule.

Le temps passerait peut-être lentement, certains instants plus durs, plus tristes que d'autres. Peut-être que rien ne leur semblerait tout à fait pareil désormais.

Mais un jour, ils verraient le soleil se lever, tous ensemble.

Et de cette longue nuit ne résonneraient plus que leurs rires.

3ème Prix ex aequo
Catégorie Lycée
Lycée Saint-Vincent
J021 – Jessica Sabatte

La voie du cœur

Un battement. Elle était une connaissance, elle a bousculé ma vie. Elle y a tourmenté les acquis, dominé les interdits. Tout ce que je croyais révolu, scellé et fini est uniquement devenu le début de ma vie. Elle était d'une douceur qui s'apparente au bonheur. Ses gestes affectueux, de l'adolescente que j'étais, auront irrémédiablement eu raison tant ils étaient francs et tendres comme le coton. Quand je m'endors le soir, je fixe le plafond anthracite, j'éteins complètement la lumière et la couleur me quitte. Je ne vois alors que du noir mais des milliers étoiles dans le ciel, celles qu'elle m'a déposées dans les yeux, lors de ces longues nuits d'été passées à côté d'elle, dans ce paysage alpestre et heureux. Le regard brillant, elle venait perturber mon espace-temps en m'attaquant non pas des pires mais des meilleurs sourires. Criblée par ses assauts d'amitié, j'ai bien vu mon cœur s'embraser. Les flammes émanant de cette femme qui a réchauffé mon âme forment aujourd'hui un brasier que l'on nomme amitié. Un beau jour, sous un ciel étoilé d'amour, non loin du clapotis de l'eau et du passé qui se noie dans les flots, elle vint pour m'aborder soudain. Ni pour rien, ni en vain, elle transforma intégralement mon destin.

Un battement, deux battements. Je suis rentrée dans le tourbillon de l'aventure qu'elle m'a proposée : j'ai couru, j'ai roulé, j'ai nagé. J'ai entrepris tant de choses que je n'aurais jamais osé imaginer. J'ai chuté, j'ai douté, j'ai été expulsée de ma zone de confort : j'ai rencontré l'amour de ma vie, il s'appelle le sport. Un nombre incalculable de personnes j'ai par son intermédiaire abordé et ceux-ci sont restés près de moi, m'épaulent et seront toujours là, faisant partie de mes plus belles amitiés. Grâce à elle et à tous ceux avec qui j'ai eu l'opportunité de me lier, j'ai compris que l'existence, charmante existence, est mortelle de toute façon et décidé en conséquence de vivre corps et âme ma passion. Il est vrai, je l'admets, que j'aurais pu l'infiniment grand et l'infiniment petit examiner, toutes les planètes et tous les astres étudier mais à quoi bon lorsque les plus étincelantes étoiles que j'ai trouvées sont les personnes qui m'ont par leur grand cœur et sans hésitation adoptée ? La fugitive course de la vie emporte l'humanité à tort qui dans des superstitions et des principes se tord. Des enfants, des adultes, des familles entières se croient invincibles ou au moins forts alors qu'ils négligent invraisemblablement leur propre corps. Arrêtez. Fermez les yeux. Respirez. Ressentez. Quelle extase de se réveiller le matin au petit jour et de sentir frémir dans toutes ses veines le sang qui court ! Être vivant, éveillé, muscles saillants, corps sculpté ! Sortir, boire à larges gorgées l'air frais qui disjoncte le cerveau mieux encore que le ferait un alcool bien épais. Décembre, les temps sont froids, ne plus pouvoir bouger du tout ses doigts, être frigorifié, gelé puis excessivement congelé pour qu'enfin puissent les mécanismes corporels si bien pensés nous réchauffer. Malgré les joies, malgré les peines, inspirons à l'unisson notre dioxygène et célébrons le bon fonctionnement de nos gènes ! Amis, n'êtes-vous pas humains ? Votre timide corps ne vous demande-t-il jamais rien ? Et votre cœur, votre bonheur, vos ambitions, vos rêves d'enfants, ceux qui ont parcouru votre esprit des nuits entières et des journées, pourrez-vous vous en rappeler ? Ceux qui ont hanté ces moments où, sur les bancs de l'école, à table avec votre famille, dans la cour de récréation, aux importantes réunions, vous étiez ailleurs, dans un monde idéal, où trônaient la gaieté, la félicité, la liberté,

dans cet univers, ce chemin de vie qui n'avait de sens que pour vous plaire et que vous avez indignement jeté à terre. Pouvez-vous vous le remémorer ? La vie ne tient qu'à un fil et il faut y progresser tel un funambule avant que le temps ne file. Alors pourquoi me lèverai-je chaque matin si c'est pour m'accrocher à une table, à des personnes épuisées par le rythme cyclique de leurs journées ? Alors pourquoi me lèverai-je chaque matin pour espérer survivre alors que je peux tout simplement vivre ? Je ne vais pas combler l'ennui par des calculs mathématiques, des idées préconçues, de l'argent, des principes. Je me refuse de faire hypocritement l'éloge d'une vie qu'on croit fort intéressante et qu'on quitte vite au grand âge tant elle s'est révélée embarrassante. Ô êtres humains ! Pourquoi, expliquez-moi pourquoi enfanter si c'est cela vivre ? Naturellement, chacun agira comme il l'entendra. Sachez néanmoins que moi, je compte user de la vie plus qu'elle n'usera de moi. Je la consommerai plus qu'elle ne m'affaiblira. Selon ma philosophie, écoutant mon cœur, tous ces battements par minute et non pas par demi-heure. Je courrai toute ma vie avant qu'elle ne me rattrape. Je ne laisserai point, avec la majorité qui arrive, la fatalité s'abattre. On me jugera folle ou même inconsciente ! Et je prouverai sans bémol que je suis une battante. À la vie, à la mort, j'adore le goût de l'effort. Avoir mal, souffrir de courbatures pour alors être sûre que mon corps a encore une structure. Ressentir cette machine résister, s'adapter, nos cellules se régénérer, les tissus musculaires se développer. Je ne me laisserai jamais d'apprécier mes poumons en train de se gonfler, les points de côté me terrasser, me foudroyer puis s'évaporer. Ressentir toute la population abritée sous ma chair être d'accord, s'y opposer, m'en empêcher, me laissant frustrée, me poussant à réessayer, à nouveau échouer, recommencer, m'y attacher, y arriver, me dépasser, exceller ! En outre, en plongeant dans le sport, on s'imprègne de valeurs : on souffre, on voit les autres tomber et on les relève à la force de la fraternité, on côtoie meilleur que soi et on apprend l'humilité, on reconnaît ceux qui sont toujours là, même dans l'effort, c'est l'amitié, et on les aide, alors même qu'on est au bout de ses forces, on les pousse, on les tire vers le haut comme nous le suggère le flambeau de la solidarité. Cela fait maintenant un moment que je suis montée sur ce radeau et dès à présent je me laisse glisser à vau-l'eau. Je désire transmettre mon savoir et aussi transmettre mon espoir à une infinité de gens qui ont besoin d'y croire. De croire en quoi, me direz-vous ? De croire en la vie tout simplement, de croire en leurs rêves, petits ou grands, de croire en leurs capacités. Je veux leur prouver qu'on peut tous y arriver. Il n'y a pas que les bien-pensants pour nous emprisonner, il y a aussi la force de notre volonté pour nous délivrer. Rien n'est jamais figé. Sportifs, nous ne sommes pas nés mais le sport est une renaissance. Le sport constitue les prémices d'une évidence dont la riche palette de couleurs correspond à celle du plus puissant bonheur.

Un battement. Je ne me laisserai jamais abattre.

Un battement, deux battements. Je me battrais pour que mon cœur puisse battre.

Un battement, deux battements, trois battements. À la force de mes projets, je viserai à la hauteur de mes rêves. Je vivrai mon agréable vie avec griserie et si un jour le malheur ôte à mon âme la force même d'exister, je promets toutefois de persister, au moins pour elle, pour mon irremplaçable meilleure amie, l'unique femme de ma vie, qui a permis que tous les jours coule, à torrents et sans peine, le sang dans mes veines. À elle et à tous les êtres chers qui me soutiennent : un infini merci. Par le sport et pour le sport à partir d'aujourd'hui, j'ai décidé de vivre et pour toujours je vis : c'est parti !

Prix spécial du jury
Catégorie Lycée
Lycée Hugues Capet
J015 – Antoine Sauvé

LA FILLE A LA BESACE

C'est parti ! Une nouvelle année qui commence ! Qui dit nouvelle année, dit aussi nouvelles personnes dans ma classe. J'y vais avec un peu d'appréhension, comme tout le monde j'imagine, mais je me dis que je vais retrouver mes amis que je n'ai pas vus depuis deux longs mois.

J'espère également avoir des professeurs que je connais déjà. Le lycée bourdonne d'élèves amassés comme chaque année devant ces listes infernales où l'on met des noms presque au hasard.

Je regarde la première jusqu'en bas alors que la veille je suis allé voir quel est le numéro de ma classe. Je vérifie par précaution la seconde liste pour savoir si rien n'a changé. La sonnerie retentit. Les lycéens montent dans leur salle respective en attendant le professeur principal.

Le mien est un professeur de philosophie. Durant l'attente, on discute entre amis de cette nouvelle année. Le professeur ouvre la porte et nous demande d'entrer. Je m'assois, comme souvent, au fond, près du radiateur car je n'ai pas réellement envie de travailler. Les élèves entrent les uns après les autres dans la salle. Je fixe du regard la porte pour passer le temps. M. Dorian s'approche pour la fermer. À ce moment-là, une fille avec une veste en jean assortie à son pantalon passe subrepticement sous son bras pour entrer mais la sangle de sa besace reste coincée dans la poignée. Je la regarde avec attention pendant qu'elle se démène avec son sac. Je ne sais pas pourquoi mais je ne peux m'empêcher de l'examiner. Elle est brune ; ses cheveux ondulés tombent délicatement sur ses épaules. Sa veste est légèrement trop grande pour elle, comme si elle l'avait empruntée à sa sœur. Son pantalon, par contre, lui va à ravir ! Après ces quelques secondes de lutte acharnée contre la poignée, elle arrive enfin à libérer la lanière de son sac. Elle finit par s'asseoir au troisième rang, près du mur. L'enseignant fait l'appel. À l'annonce du prénom « Angélique », cette fille intrigante se manifeste. Je me demande alors quelle personnalité peut bien refléter ce doux prénom. Puis le cours se passe dans une lenteur monotone. L'enseignant nous fait la présentation du programme et je ne sais quoi d'autre... à vrai dire, je n'ai pas vraiment écouté. La sonnerie carillonne. Le cours se termine. Je me dépêche de sortir car il y a la pause déjeuner puis une heure d'histoire. « Chouette, ma matière préférée ! » pensais-je dans un soupir. Je retourne manger chez moi. Mon repas englouti, je repars au lycée pour mon cours qui va sûrement être passionnant ! J'arrive en avance et j'attends à la grille car les surveillants ne sont pas décidés à ouvrir. Au moment où l'un d'entre eux arrive pour nous faire rentrer, le carillon de la sonnerie s'actionne. Je presse le pas pour limiter mon retard.

Je monte rapidement les escaliers anthracites. J'ai à peine le temps d'arriver à l'étage que je vois l'entrebâillement de la porte se refermer. Je toque et entre, puis m'excuse de mon retard involontaire. Toute la classe me fixe. Je me jette alors sur la première place que j'aperçois

de libre qui, par pure coïncidence, est celle juste à côté d'Angélique. J'essaie de ne pas la regarder pour ne pas paraître étrange. Je sors mes affaires et me met à fixer la carte du monde tout en étant dans mes pensées où j'imagine les différents scénarios d'approches qui s'offrent à moi. La professeure décline le discours habituel de début d'année pendant presque toute l'heure puis s'interrompt.

Elle me fixe et regarde ensuite dans la même direction que moi. « Nathan, puisque vous avez l'air si intéressé par l'Amérique, dites-moi qui l'a découverte ? ». Je sors subitement de mes pensées, prends un air assuré et lui annonce que c'est Hernán Cortés qui l'a découverte. Toute ma classe se met à rire. Le bruit de la sonnerie se fait entendre et je tente de me libérer de mon calvaire mais l'enseignante m'interpelle. Elle me demande de copier entièrement le cours pour la prochaine fois. Je m'y résous alors que je déteste écrire, surtout les leçons ! Je descends, dépité, les escaliers. C'est alors que me vient une idée. Je me rappelle que ma camarade de table a rédigé entièrement le sien en y portant la plus grande attention. Je me précipite alors dans la cour et la cherche. Tous les élèves sont là, amassés par petits groupes, sauf elle. Je questionne alors mes amis pour savoir s'ils n'ont pas vu une fille avec un sac en bandoulière. Aucun d'eux ne peut me répondre alors je fais le tour de presque toute ma classe avant qu'une personne me dise l'avoir aperçue partant vers un renforcement du préau. Je m'y rends. Elle est assise seule sur un banc, en tailleur, un cahier sur les genoux et un crayon dans la main. Je m'approche à pas de loup puis jette un coup d'œil furtif à son carnet. Je la complimente sur ses talents de dessinatrice. Elle rougit et me remercie. Suite à cela, on discute de tout et de rien sans voir le temps passer. Puis elle me demande mon numéro de téléphone pour m'envoyer le cours que j'étais venu lui demander. Les semaines passent et l'on aborde des sujets plus personnels. Elle me parle surtout de littérature. Elle voit bien que je n'y comprends pas grand-chose mais j'adore admirer les étoiles brillantes dans ses yeux quand elle cite Proust et qu'elle fait résonner chacun des mots. Elle a presque réussi à me convaincre d'entamer un livre, moi qui n'ai pas lu depuis des années. Pour ma part, j'essaie plutôt de la détendre en cours en la faisant rire. Le problème, c'est que les professeurs n'apprécient pas tous nos fous rires. Ils peuvent bien penser ce qu'ils veulent tant que je vois un sourire sur son visage. Il n'y a qu'en histoire où l'on est séparés car la professeure n'aime guère que sa meilleure élève ne porte plus assez d'attention à son cours. Elle m'oblige à rester une heure de plus pour « m'aider », comme elle dit. À la fin du soutien, je m'empresse de retrouver ma complice. Je la rejoins, comme à notre habitude, sur le banc où l'on s'est rencontrés et où elle a pour coutume de m'attendre, assise en tailleur. Toutefois, cette fois-ci, elle a les pieds bien ancrés sur le sol et le visage dans les mains pour cacher ses larmes. Je me précipite vers elle pour lui demander ce qui la fait pleurer. Elle tente de m'expliquer entre deux sanglots qu'elle a essayé de charmer un garçon. Il lui plaît mais ce n'est pas réciproque. « Je dois être moche », me dit-elle. Je lui réponds alors : « Ce garçon ne sait pas quelle fille il perd et ce serait plutôt à lui de s'en vouloir d'avoir fait rouler des perles sur ce merveilleux visage » - « que j'aime tant » me dit-je à moi-même. Elle me rétorque que personne ne veut d'elle et qu'elle finira seule. Étant à court d'arguments, je tente par un geste de lui prouver le contraire. Mes lèvres réchauffées par mon cœur viennent se poser délicatement sur les siennes. À cet instant magique, le temps semble s'arrêter. Je ferme les yeux pour en profiter au maximum. Seulement, après quelques secondes d'euphorie, la raison finit par reprendre le dessus et me conseille d'arrêter avant que tout ne parte à vau-l'eau. Je décolle alors rapidement ma bouche et tente de m'enfuir. Elle rattrape de justesse ma main, m'attire vers elle, me vole à son tour un baiser et me prouve par la même occasion que mon geste insensé était finalement une bonne idée.